

Teta SIMEONIDOU-CHRISTIDOU

Université Aristote - Thessaloniki

REFLEXIONS SUR LA TRADUCTION

Par le biais des oeuvres d'expression grecque traduites en langue française¹, on a soulevé le problème de la charge culturelle, dont certains énoncés sont porteurs. Il ne s'agit pas d'une polémique engagée au sujet de la traduction, mais d'une réflexion de conceptualisation sur les langues, et les faits culturels qu'elles véhiculent.

L'oeuvre de *Stratis Tsirkas*, écrivain- voyageur au Moyen Orient, Grec de la diaspora, a su mettre l'accent sur le brassage des peuples vivant en symbiose dans ce coin névralgique du continent africain. En dehors des clivages politiques qui secouent le monde entier, en cette période si dure, de 1930 à 1944, et qui décrits, en simple témoin, par l'auteur ce sont les personnages tsirkien qui tissent les intrigues, qui deviennent enfin le porte-parole du Grec d'Egypte, qui fascinent le lecteur.

C'est dans cet environnement linguistique, particulièrement propice à l'étude de la phraséologie grecque qu'on a puisé la matière pour traiter notre sujet². L'élément culturel, révélateur d'un sens second mais point secondaire, a fait l'objet études pré-alables, situées dans le cadre de la sémantique lexicale³. Les objectifs fixés dans l'étude précitée visaient l'acte de traduction.

1 Tsirkas Stratis, 1971, *Cités à la dérive*, Editions du Seuil. Tsirkas Stratis, 1973, *L'homme du Nil*, Editions du Seuil.

2 Simeonidou - Christidou, T., 1996, *La notion d'interculturalité dans l'acte de traduire* (en grec), in Actes du 11e Congrès International d'AGLA, University Studio Press, Thessaloniki, pp. 323-334.

3 Simeonidou - Christidou, T., 1992, *Ambiguïtés sémantiques dues au*

Traduire la saveur d' un siècle se présente comme une tâche très difficile; rendre l' odeur d' une civilisation différente de la sienne par des moyens linguistiques, présuppose une analyse d' ordre sémantico-pragmatique qui saurait pallier les lacunes et proposer des techniques de reconnaissance, de façon à ce que les «verres» traducteurs soient plutôt «colorés» que «transparents».

Le corpus recueilli a porté sur la trilogie : *Cités à la dérive* et sur le recueil de cinq nouvelles intitulé : *L'homme du Nil; Catherine Lerouvre* et *Chrysa Prokopaki* furent les traductrices des deux versions françaises.

Le matériel linguistique ci-dessus, focalisé sur les points essentiels de cette étude, à savoir locutions figurées, idiotismes, proverbes, expressions figées et mots culturellement marqués, comporte environ huit cents énoncés, sans compter les emprunts lexicaux qui ont été également relevés, à des fins qui déclinent légèrement des objectifs visés à l' origine, quoiqu' ils confirment par leur périple via les langues, la primauté de la communication interculturelle.

Le nombre relativement élevé d' énoncés répertoriés est dû aux critères de leur sélection tenant compte conjointement de ce qui relève du chapitre valeurs culturelles acquises au quotidien et des écarts conceptuels favorisés par l' acte de traduction.

Le corpus ainsi constitué saurait absolument répondre aux critères épistémologiques requis pour l' étude de l' idiolecte de *Stratis Tsirkas*, mais ceci n' entraine pas dans l' hypothèse de départ de la recherche précédente.

On a voulu confirmer par ce changement de cap méthodologique - opération tentée⁴ - que le patrimoine culturel, inscrit dans la langue, a du mal à traverser les frontières linguistiques, frontières que la traduction se charge de faire tomber par vocation. Néanmoins, traduire est devenu nécessaire. Et les philosophies

contact des langues. *L' exemple du grec et du français* in Les cahiers de Linguistique de Louvain, CILL 18.3-4 pp. 67-83. Simeonidou - Christidou, T., 1995, *Repérer les zones de transparence et les zones d' opacité* in Comprendre les langues, aujourd'hui, La TILV, pp. 143-169.

4 Simeonidou - Christidou, T., 1992 op. cit.

des peuples entiers voyagent à travers les mots et les images. Mots, qui, parfois fidèles à la lettre de l' «*incorporant*», gardent après la traversée leur vêtement étranger⁵ de peur de trahir le sens «*incorporé*».

La phraséologie (familière) faisant partie des zones d'opacité lexico-sémantique⁶ pour une paire de langues donnée a été signalée très tôt par les théoriciens de la traduction comme un des arguments contre la traduction.

1.2 *Parcours historique et support théorique*

Dès qu' on se réfère à l' acte traduisant on est confronté au vieux problème philosophique du Même et de l' Autre : le text-cible n' est pas le même que le texte-source. Aujourd'hui encore la traduction semble être en porte-à-faux; le dilemme - souvent rebaptisé au cours de son histoire - à savoir traduction littérale ou littéraire, la fidélité ou l' élégance, la lettre ou l' esprit qui ont évolué soit en mot-à mot ou les belles infidèles⁷ soit en «équivalence dynamique» ou «équivalence formelle»⁸, demeure toujours actif avec des nuances pour les praticiens.

La linguistique s' avère utile dans la relation que le traducteur établit entre la forme empirique et la représentation qu' il reconstruit. Depuis *R. Jakobson* on s' accorde sur le fait que la traduction relève de l' ensemble des opérations métalinguistiques. Un modèle linguistique peut offrir un éclairage théorique au travail intuitif qu' est parfois celui du traducteur.

Pendant *Jean Luc Goester*⁹ s' arrête sur le fait que le traducteur n' opère qu' avec la langue. Il n' a pas à prendre de distance pour juger d' un texte comme objet de connaissance. Traduire, acte créatif par excellence, demande de la part du traduc-

5 Benveniste, E., 1974, *Problèmes de linguistique générale*, TEL Gallimard, Tome I, p. 52.

6 Simeonidou - Christidou, T., 1995, op. cit.

7 Mounin, G., 1953, *Les Belles infidèles*, Paris, Cahiers du Sud.

8 Nida, E.A., 1964, *Toward a Science of Translating*, Leyde, Brill.

9 Goester, J.L., 1987, *Reconnaître, représenter* in Numéro spécial du Français dans le Monde, Retour à la traduction, pp. 26-32.

teur des décisions concernant les équivalences optimales des énoncés.

Cicéron parlant de sa traduction des *Discours de Démosthène* et d' *Eschine*, écrit qu' il ne les avait pas rendus en simple traducteur, mais en écrivain, qu' il n' avait donc pas jugé nécessaire d' y rendre chaque mot par un mot, pourtant il avait conservé le génie et la valeur de tous les mots et il conclut par une phrase : «j' ai cru, en effet, que ce qui importait au lecteur, c' était de lui en offrir non pas le même nombre, mais pour ainsi dire le même poids»¹⁰.

Saint Jérôme admire dans l' ouvrage de *Cicéron* «tout ce qu' il y a d' omis, d' ajouté, de changé pour expliquer les idiotismes du grec par les idiotismes du latin».

Le retour au mot-à-mot avec *Leconte de Lisle*, juste après la fin du règne des «belles infidèles», signale une révolution qui a des causes sociales. «L' homme éternel d' une société théologique et monarchique a succédé l' homme historique d' une société bourgeoise : au lieu de masquer et de supprimer les différences entre Achille et nous, la jeune pensée bourgeoise, enivrée de découvrir l' histoire, aperçoit enfin ces différences et les souligne de plus en plus»¹¹.

Plus précisément, en ce qui concerne la phraséologie qui nous préoccupe ici, le retour en arrière qui va suivre a trait à des questions similaires.

Aux arguments contre la traduction cités dans «*Deffense et illustration de la langue françoise*», *J. du Bellay* joint encore les raisons qui sont propres à chaque auteur en particulier, quelle que soit la langue : métaphores, allégories, comparaisons et tant d' autres figures et ornements.

La condamnation de *Du Bellay*, scientifique pour son temps, repose sur la linguistique tout entière car en dehors de la séman-

10 Cité par Mounin, G., 1955, op. cit. p. 77.

11 Ibid p. 98.

tique, il touche à des problèmes d'ordre morphologique, phonétique et stylistique¹².

R. Jakobson, dans «*Aspects linguistiques de la traduction*», admet que l'aspect cognitif du langage requiert l'interprétation au moyen d'autres codes, c'est-à-dire la traduction. L'hypothèse des données cognitives intraduisibles dans les termes serait une contradiction. Mais par la suite il attire l'attention sur les plaisanteries, les rêves, la magie, la mythologie linguistique, comme il l'appelle, conditions dans lesquelles la question de traduction se complique¹³.

G. Mounin dans le chapitre : *Réfutation des arguments tirés de la sémantique*¹⁴ se réfère aux petites notes des traducteurs au bas des pages et aux formes en italiques dont l'auteur se sert pour avertir son public des valeurs inusitées dans la langue.

Il est clair, nous semble-t-il, que la phraséologie est, entre autres, au centre des constatations ci-dessus.

A. Berman¹⁵ développe des attitudes similaires à celles de G. Mounin, à propos de «l'équivalence formelle des proverbes», allant beaucoup plus loin avec l'évocation de l'exotisation des vernaculaires. Il évoque par exemple la substitution au vernaculaire étranger d'un vernaculaire local ce qui aboutit souvent à des absurdités.

Selon Berman, chercher des équivalents (dynamiques) serait poser un sens invariant, voire une idéalité, qui s'exprimerait dans les différents proverbes de langue à langue. Position qui aurait ignoré l'existence, en tout locuteur, d'une conscience de proverbe capable de percevoir aussi la généricité dans une nouvelle forme¹⁶. En outre, il signale l'ethnocentrisme émanant des remplacements

12 Mounin, G., 1955, op. cit. p. 32.

13 Jakobson, R., 1977, *Essais de linguistique générale*, Les Editions de Minuit, Tomel I, p. 84.

14 Mounin, G., 1955, op. cit. p. 33.

15 Berman, A., 1985, *La traduction et la lettre ou L'auberge du lointain* in *Les tours de Babel*, Trans-Europ-Repress, Mauzevin, pp. 36, 80, 86.

16 Voir à ce sujet *Langages* No 90 et plus particulièrement la référence sur M. Gross, *Proverbes et expressions figées* (à paraître), p. 100.

répétés à grande échelle, pratique qui amende les étrangetés du texte et refuse de faire de la langue traduisante «l'auberge du lointain».

Le cas des proverbes et également cité par *H. Meschonnic* qui, partant de *Benveniste*, dit que comme l'artiste crée sa propre sémiotique diversifiant ainsi son «langage» verbal, musical, pictural, par des traits spécifiques, de même on ne peut pas convertir en *autres* «unités de langue» ce qui est dit dans et par l'écriture. Le proverbe, continue-t-il, est un lieu ambigu et «une phrase disponible», il ne reste inchangé qu'en apparence; le discours le charge chaque fois autrement selon le locuteur, le récepteur, la situation. «La traduction des proverbes... permet de voir comment fonctionne le rapport entre langue et discours, selon qu'on donne une équivalence formelle... (qui n'est plus un «proverbe» reçu dans la langue d'arrivée) ou un proverbe dit équivalent... qui n'a plus rien de ce qui était la spécificité de l'autre proverbe»¹⁷.

*E. Benveniste*¹⁸ de son côté reprend à *Freud* la «symbolique inconsciente» et son domaine : «le folklore, les mythes, les légendes, les dictons, les proverbes, les jeux de mots courants», c'est-à-dire tout ce qui peut être caractérisé comme représentations collectives d'une communauté, éclairant les différentes voies par où se réalise le symbolisme du langage. Ce symbolisme linguistique situé plutôt dans le style que dans la langue est acquis par l'homme concurremment avec la connaissance qu'il fait du monde.

Devant la particularité de ce langage onirique étudié par *Freud*, *Benveniste* le situe dans le registre des expressions linguistiques.

L'évocation du cas des proverbes, dira-t-on, n'apporte qu'une indication insignifiante aux problèmes généraux de la traduction; cependant elle est d'une importance symbolique, car elle met en jeu la notion d'équivalence, notion qui, dans l'acte de traduction, intervient aussi bien au niveau du repérage/décodage en langue-source qu'au niveau du recodage en langue-cible.

17 Meschonnis, H., 1973, *Pour la Poétique II*, Gallimard, pp. 176-187.

18 Benveniste, E., 1974, op. cit., pp. 75-87.

L'existence de différents types de traduction selon les intentions du texte et le caractère du message à transmettre semble plus réaliste.

Les traductions des textes sacrés et les problèmes qui en résultent s'adonnent à l'illustration des différents aspects théoriques de la traduction.

*E. Nida*¹⁹, traducteur de la Bible, s'est interrogé sur la transfiguration de la vérité divine, transmise à l'homme par la parole de Dieu : sa traduction serait l'exemple flagrant de la plus haute fidélité au sens, étant donné que l'homme n'est pas investi du pouvoir d'altération sémantique²⁰. Néanmoins, l'évangile devrait assumer, à part entière, son rôle d'écriture actuelle, tout en conservant les mêmes connotations. Ce qui reviendrait à se prononcer sur l'importance de la fonction du symbole (pris dans le sens de la fonction symbolique, c'est-à-dire cognitive selon la théorie de *Bühler*, *Sprachtheorie*, 1934) ou du signal. *Nida* se place plutôt du côté du symbole, admettant que le traducteur cherche à produire le même effet sur le locuteur / lecteur indépendamment de l'élément temporel. Cette position se rapproche assez de celle que *Cicéron* avait exprimée quelques siècles auparavant.

B. Malberg, préoccupé par le référent, dans les «*Points de vue sur la traduction*»²¹, appelle à une «Traduction de Cultures» qui présuppose, comme en linguistique, l'existence de bases communes, telles seraient les universaux culturels.

À l'intérieur d'un domaine linguistique, dit-il, une frontière «culturelle», crée des difficultés d'ordre conceptuel malgré l'identité des structures purement linguistiques.

Le discours mythique situé dans une zone limitrophe, disputée entre la linguistique et l'anthropologie sociale, sert à *Malberg* d'hypothèse de départ demandant vérification dans l'acte de traduire; dans quelle mesure une sémiotique extra-linguistique est soumise à l'action de conventions linguistiques et jusqu'à quel

19 *Nida*, E., 1964, op. cit.

20 Voir à ce sujet la note de G. Mounin, 1955, op. cit, p. 79.

21 *Malberg*, B., 1977, *Signes et symboles*, Picard, pp. 241-270.

point peut-elle rester intacte après toutes les transformations imposées par les conventions des langues particulières.

Étant donné que les éléments du mythe sont déjà des symboles intégrés dans un système sémiotique, le référent de la structure (du récit) linguistique existe avant et indépendamment de telle ou telle structure linguistique. Le référent, donc, des éléments appartenant au monde de l'imagination et de la croyance collective. Ce qui mène à une autre formulation du problème : l'essentiel serait moins de savoir quels sont les référents des signes mythiques que d'expliquer comment ces signes sont transmis et transformés d'une langue à l'autre «puisque il n'y a pas d'«objets» et de «sensations» perceptibles derrière eux»²².

R. Jakobson accorde une place particulière à ce dernier point dans les *Essais*²¹.

L'étude de la structure des mythes et autres formes de tradition orale présentent un grand intérêt pour la recherche linguistique, étant à la fois des unités supérieures au discours et des textes codés. Il cite comme exemple de la catégorie ci-dessus, le cliché phraséologique et en particulier le proverbe se situant à cheval entre discours et structure du code verbal. La référence au rituel des cérémonies qui ne verbalise toujours pas les pratiques mais qui se contente d'exprimer les informations en actes, nous semble d'une importance majeure; cependant Jakobson souligne «que cette tradition sémiotique se rattache à un canavas verbal que se transmettent les générations»²⁴.

Il y aurait certainement beaucoup encore à dire et à citer sur le phénomène linguistique de la traduction. On n'a pris en considération que ce qui touchait directement notre champ spécifique de recherche.

22 Malberg, B., 1977, op. cit, pp. 242-243.

23 Jakobson, R., 1977, op. cit, Tome II, pp. 34, 35, 36.

24 Jakobson, R., 1977, op. cit, Tome II, p. 35.

2. 1 *Phraséologie grecque et française*

Les implicites culturels véhiculés par des termes grecs et français ont fait l'objet d'études précédentes à des fins différentes²⁵.

Leurs points communs furent :

- ◇ la part importante que les énoncés culturellement marqués occupent dans le discours médiatique et littéraire
- ◇ la valeur seconde, mais point secondaire, dont les locuteurs natifs chargent ces termes, est rarement signalée par les dictionnaires
- ◇ dans leur grande majorité, les cas étudiés se réfèrent à une culture élémentaire acquise et non institutionnalisée, d'où la difficulté majeure de s'appuyer sur des sources sûres quant à la quête d'informations
- ◇ l'embarras des non-natifs provenant de leur repérage/décodage
- ◇ la non-appartenance à un type de registre bien précis, ce qui justifie leur reconnaissance quasi-automatique par la grande majorité des membres de la collectivité.

Tout apprentissage/enseignement de langues étrangères crée une situation de bilinguisme où deux langues/cultures se trouvent en contact. Les carences d'un contact mal établi autour d'un contexte culturel déclenché en même temps que le contexte linguistique, exclut le locuteur étranger des discussions partagées entre natifs. Moyennant quoi, toute méconnaissance du code culturel étranger sera répercutée sur l'acte de l'intercommunication, quintessence de l'apprentissage langagier. Ceci étant, il sera tenté, à partir des mêmes observations théoriques, de pénétrer le domaine de la traduction où le traducteur/locu-

25 Simeonidou - Christidou, T., 1992 et 1995, op. cit. Simeonidou - Christidou, T., 1997, *Accéder au sens culturel par la décontextualisation. Le cas des énoncés médiatiques*, à paraître dans les Actes du séminaire : Compréhension multilingue en Europe, Bruxelles, 10-11/3/97, C.R.I.M./INALCO.

teur étranger de la langue-source, ayant dépassé le stade initial de formation, s' expose au décodage d' une langue où son image verbal n' existe pas.

L' avantage de la recherche effectuée sur le corpus déjà dérit²⁶ était celui d' une image complète de la qualité globale de la traduction.

Le lecteur aura l' occasion de consulter quelques illustrations fragmentaires, instantanément décollées du corps textuel pour desservir des aires contextuelles bien délimitées.

1. «...fit son apparition avec une autre table roulante : *amuse-gueules variés*, fromages, olives, *cornichons* et pain.» p. 289, ARIANNE.

Dans le texte original il est question de «*τογορσιὰ*» qui désigne une macédoine de légumes (poivrons, cornichons, carottes, choux-fleurs, navets) conservées dans de la saumure.

2. «Il a pris la commande. *C' est moi qui régale*, a dit Fanis. Pour te *consoler*...» p. 143, ARIANNE.

Régaler ne rend pas, même après avoir pour la tournure *c' est moi qui...*, la coutume grecque de «*κερασμα*».

3. «Allégra -...- était veune dans ce quartier... *elle était éclatante*», p. 332, ARIANNE.

Parmi les tendances déformantes signalées par A. Berman²⁷ figure la clarification qui devient plus destructrice lorsqu' on procède à un remplacement de la locution originale. Eclatante ne correspond pas à «*πᾶνω στη βράση της*» p. 147.

4. «Je pensais : 'A quel point *la sottise et l' ambition conjuguées peuvent rendre* les hommes ridicules!>' p. 23, *Le vert paradis*.

5. «Mais quel Européen les fréquente? Juste quelques hommes *pauvres*», p. 306, ARIANNE.

6. «On les entoura d' un barbelé et depuis douze ans ils restaient *en friche ce qui n' est pas très malin*», p. 16, *Le vert paradis*.

26 Simeonidou - Christidou, T., 1996, op. cit.

27 Berman, A., 1985, op. cit, pp. 67-82.

Les termes en caractères italiques signalent la déformation traductive par rapport à l'original. Dans l'exemple 4 on est en présence de la rationalisation de l'original par arrangement du discours selon une certaine idée de l'ordre des signes. Dans l'exemple 5 on assiste à un appauvrissement qualitatif par l'emploi de pauvres qui n'embrasse pas l'iconicité de «ξεπεσμενου» faisant image et reflétant une certaine attitude envers les européens. Dans l'exemple 6, par «ce qui n'est pas très malin», on fait table rase du sous-texte auquel l'écrivain fait allusion et autour duquel la parlançe du texte est organisée.

7. «Tu feras *une bonne action* et tu y trouveras *ton compte*», p. 75, *Le bateleur*.

8. «*Je ne m'en souciai pas*», p. 158, *Noureddine Bomba*.

9. «*Tiens-toi-le pour dit : elles ne te porteront pas bonheur!*», p. 209, *Noureddine Bomba*.

10. «*Tant mieux! Grand bien te fasse!*» p. 212, *Noureddine Bomba*.

Par les exemples 7, 8, 9, 10 on aperçoit le renvoi à des modèles culturels de la langue-cible du fait du remplacement des idiotismes et expressions d'origine, comportant des images typiquement grecques. C'est le cas typique de la traduction ethnocentrique : ramener les images peu familières à celles du pays dont on traduit la langue. Par exemple dans l'énoncé 7 : «Bonne action» se réfère aux bonnes moeurs catholiques inculquées par l'église et non pas aux coutumes grecques dictées principalement par le respect aux morts (Ψυχικο).

En clarifiant «*απαυι*» d'origine turque (haram), dans l'exemple 9, par «elles ne te porteront pas bonheur!», ce qui, par ailleurs, n'est nullement insinué d'une façon obligatoire par la locution phraséologique, on habille la pensée grecque de valeurs supplémentaires tout en dissimulant la valeur essentielle, en l'occurrence celle de la rentabilité.

De même «*καλοριζικο*» dans l'exemple 10, rendu par «Grand bien te fasse!», devient une image française, dénuée complètement des idées du destin et des tours que la vie peut jouer aux hommes, impliquées dans le terme grec.

2.2 *Confirmations anticipées*

Les conclusions tirées d'une étude portant sur l'établissement des zones d'opacité sémantico-pragmatique pour le grec et le français, semblent trouver leur terrain d'application dans le domaine de la traduction²⁸.

La tâche précédemment entreprise se fixait comme but la description des thématiques communes aux mentalités européennes, autour desquelles prolifère une phraséologie largement partagée par les membres des communautés linguistiques.

En deux mots cette phraséologie (mots et formules d'usage courant), faisant défaut au locuteur étranger, se rassemble autour des choses typiquement nationales, voire collectives qui rejailissent sur des thèmes ordinaires, à savoir l'habitat, les événements sociaux dictant une attitude comportementale précise. Parmi les plus courants, on pourrait citer : les fêtes, cérémonies, rituels, les croyances populaires, les habitudes culinaires, les loisirs, les échanges économiques, les humeurs dominantes du peuple étudié, le langage enfantin.

Au demeurant on avait envisagé la mise en parallèle des deux réalités linguistiques : grecque et française, de façon à ce que des équivalences de traduction, considérées sous la dimension interculturelle, soient proposées. Et ceci dans le cadre d'une approche inter-langues qui s'ouvrirait davantage sur le procès d'interculturalisation. Dynamique sous-tendant une «socialisation élargie» du locuteur qui saurait «... prendre appui sur le système de référence de l'autre pour relativiser le sien...»²⁹.

La mise en oeuvre d'un tel processus répondrait partiellement à la mobilité croissante des individus et des idées dans le cadre d'une Europe et d'un monde de plus en plus perméables. Ce qui apparemment entre en rapport direct avec la formation des traducteurs/interprètes, fondée principalement sur l'apprentissage/enseignement des langues-cultures.

28 Simeonidou - Christidou, T., 1995, op. cit.

29 Galisson, R., 1994, *D' hier à demain, V interculturel à V école*, in E.L.A., No 94, p. 22.

Bien que la traduction de pair avec l' enseignement/apprentissage des langues vivantes soient étudiées comme des faits de contact de langues, l' activité traduisante pose dans la pratique des problèmes d' ordre différent.

Les recherches menées dans ce domaine témoignent que le repérage/décodage de sous-énoncés cryptés sous forme de proverbes tronqués, locutions estropiées, palimpsestes verbaux culturels, etc., ne relèvent pas de connaissances lexicales toute faites, mentionnées par les dictionnaires, mais d' imbrications intimes et subtiles, comme dit *Galisson*, du lexique et de la culture.

En ce qui concerne la traduction, les effets d' une incompréhension totale, d' une interprétation erronée ou d' une compréhension partielle en langue-source, se répercutent en langue-cible³⁰. Le traducteur n' est qu' un producteur par procuration. Il reconnaît et interprète le texte à traduire qui a été produit par un autre. *Antoine Culioli*, se prononçant sur le rôle productif du traducteur, rajoute qu' en dehors de l' intention de signifier, au sens de produire, le traducteur doit reconnaître comme signifiant ce qu' a produit autrui³¹. On lui reconnaît par conséquent un rôle d' énonciateur sui generis déployant «un dispositif de rétroaction qui active le locuteur et auditeur émetteur et récepteur».

Si on opte pour une traduction fidèle au sens et non pas une traduction qui essaierait de préserver le texte, il faudrait se mettre d' accord sur le contenu de ces notions.

Fidèle au sens s' oppose à fidèle à la lettre. Néanmoins, on capte le sens dans la langue traduisante et pour cela il faut qu' il soit dépouillé de tout ce qui ne se laisse pas transférer dans celle-ci. Ce qui veut dire que le sens de l' oeuvre étrangère se soumet à la langue dite d' arrivée.

30 Simeonidou - Christidou, T., 1997, op. cit, résultats obtenus après une enquête concernant les palimpsestes verbaux - culturels auprès des locuteurs non natifs du grec et du français.

31 Culioli, A., 1987, Un point de vue énonciatif sur la traduction in F.D.L.M., cité à la note (9), pp. 4-10.

Etant donné que la traduction relève de l'ensemble des constructions métalinguistiques, l'attention portée au sens conduit très souvent à un texte nouveau, filtré par de la subjectivité, qui masque le texte original. Pour qu'une traduction ne sente pas la traduction on a recours à des procédés littéraires (parodie, pastiche, paraphrase etc.) ce qui fait de la traduction une opération où interviennent massivement la littérature et même la littérisation³².

Il y a des points communs entre les procédés cités ci-dessus et les modes de l'acte de traduire.

Fidélité à la lettre, d'après *A. Berman*, consiste à ne pas calquer, ne pas reproduire mais porter l'attention sur le jeu des signifiants. La traduction régie par les forces et les tendances déformantes, défait le rapport spécial que l'oeuvre a institué entre la lettre et le sens, où c'est la lettre qui absorbe le sens. Elle prend en charge l'institution d'un rapport inverse.

La thèse qui soutient que la transmission du sens est mauvaise car le sens est lié à la lettre et que la captation du sens ne saurait fournir qu'un message brouillé, coexiste avec l'affirmation que le sens peut voyager. Il s'avère en tout cas difficile de trancher; néanmoins la question de cultures en contact à travers la phraséologie indigène demande une réponse qui risque d'être dubitative vu l'ambivalence des points de vue sur la traduction.

Georges Mounin disait que «mots et tournures sont expressifs à cause de sens qu'ils évoquent autant qu'à cause des mots par lesquels ils évoquent ce sens»³³ et ailleurs il notait que «l'expressivité d'un mot étranger consiste en la nouveauté de l'image verbale qu'il offre par différence avec le français».

La traduction toutefois doit correspondre à des implications réelles dans la langue d'arrivée. Le fait d'appréhender les problèmes du langage à travers la diversité des langues naturelles et chercher ce qui dans l'hétérogénéité des langues peut être

32 La littérisation, employée par *A. Berman* face à la littéralité (traduction conforme à la lettre), caractérise toute tentative traductive qui consiste à attribuer un caractère littéraire au texte traduit.

33 *Mounin, G.*, 1955, op. cit, p. 39.

ramené à de l' homogène apporte un éclairage sans résoudre le problème de la transmission des implicites culturels. Problème qui échappe à une explication d' ordre linguistique car il ressortit essentiellement au domaine de l' extralinguistique.

Il nous paraît actuellement important de mettre l' accent sur une autre thèse qui dominera, dorénavant, les réflexions qui vont suivre. Celle de la visée de la traduction.

2.3 *Visée de la traduction*

On la verrait se réaliser à travers une dimension éthique et on refuserait de la restreindre à la communication seule.

La lisibilité du texte traduit compte énormément mais faciliter sa lecture ne légitime pas la défiguration du texte original. D' ailleurs on sait bien que la vulgarisation produit de la non-communication³⁴.

En revanche, tenir compte du paramètre qu' *Antoine Berman* appelle «dimension éthique», résumée surtout dans les termes fidélité et exactitude, ouvre la voie vers une communication interculturelle introduisant une éducation (du lecteur) à l' étranger.

L' acte éthique de traduire consiste à reconnaître et à recevoir l' Autre en tant qu' Autre. Les exemples prouvent, évidemment, que c' est la logique du même qui l' emporte. La vieille tradition de l' Occident a presque toujours rendu caduque la vocation éthique de la traduction. Sur ce point on rejoindra nos réflexions de départ qui, à travers la traduction, ont trouvé un terrain propice à leur développement.

La traduction empruntant à un Autre la voix ouvre à l' expérience d' un monde nouveau, mettant en cause les stéréotypes existants, le bien-fondé des choses et des mentalités, bref elle fait entrer en jeu l' altérité à condition bien sûr qu' elle intègre le principe d' acculturation parmi ses procédés.

34 Guiraud, P., 1968, *Fonctions secondaires du langage* in *Le langage*, Pléiade, p. 461.

Ce principe nous semble de plus en plus primordial pour la compréhension mutuelle. Accepter l'étranger, essayer de dissoudre les mal-entendus culturels, ne pas rejeter l'inexistant, trouver des points de contact - passage obligé pour le traducteur - construire une tolérance au moins verbale, ce sont des étapes obligatoires en vue d'une acculturation des traducteurs qui révéleront les nouvelles valeurs culturelles à leur public lecteur.

N'est-ce pas de cette manière qu'on fait véhiculer les idées? Laisser libre cours à leur formation au lieu de les ranger dans des situations préconçues, voire ethnocentriques.

2.4 *Intraduisibilité et problèmes de connotation*

Une attitude très rationaliste voit dans toute langue une possibilité de représentation et de traduction. Cependant cet universalisme est à l'origine de la destruction de toutes les distinctions, or on se bat pour ces distinctions qui constituent les spécificités des langues.

L'intraduisible est très souvent lié aux connotations associées à une forme, dit A. Culioli³⁵, et cela parce que nous ne maîtrisons pas les valeurs déclenchées par ces formes. En principe le natif en reconnaît un nombre limité, quoique variable d'un individu à l'autre, tandis que le traducteur procède par élimination, souvent intuitive.

Les valeurs connotatives virtuelles ne s'actualisent que si elles s'harmonisent avec le contenu dénotatif. Dans toutes les définitions de la connotation apparaît l'idée de valeurs additionnelles qui bien que secondes, ne sont pas secondaires par rapport aux valeurs dénotatives³⁶. Leur importance varie en fonction du discours auquel on est confronté. Il est certain que le lieu de prédilection de la connotation, c'est le discours littéraire.

L'importance que les faits de connotation prennent dans le discours littéraire mérite une attention particulière. Ces faits doi-

35 Culioli, A., 1987, op. cit, p. 7.

36 Simeonidou - Christidou, T., 1992, op. cit, pp. 68-70.

vent être conservés au cours de l'opération de traduction puisqu'ils sont aussi pertinents et significatifs que les faits dénotatifs.

Ajoutons que la connotation permet de multiplier les plans de lecture faisant appel à un type d'intertexte. La connotation intertextuelle peut prendre diverses formes³⁷ dont on n'a pas l'intention de parler ici. Il est connu que toute oeuvre comporte un texte ou des textes sous-jacens auxquels son auteur renvoie ses énoncés allusifs. «C' est le sous-texte qui constitue l' une des faces de la rythmique et de la signifiante de l' oeuvre»³⁸.

Le concept d'intertextualité, vu par *Kerbrat-Orecchioni*³⁹, s'appuie entre autres sur les emprunts, plagiat, pastiches et parodies, procédés dont les connotations intertextuelles, une fois repérées, requièrent la compétence culturelle du récepteur quant à leur décryptage. Ce phénomène intertextuel paraît difficile à circonscrire et à prévoir vu le nombre imprévisible et illimité des renvois textuels.

Il est admis par ailleurs qu'il est impossible de rendre compte de tous les effets de sens connotatifs susceptibles de se manifester dans un idiolecte textuel.

On pourrait toutefois s'attarder sur quelques types de connotations entraînant, en cas de non décodage, des conséquences au niveau du sens.

Par exemple des connotations par contiguïté référentielle, partagées par la majorité de la communauté ou propres à un sujet particulier et des connotations par allusion à un énoncé antérieur, appartenant à la compétence culturelle de la communauté à laquelle s'adresse le message allusif.

Le décodage de tels énoncés dépend des facteurs contextuels ou situationnels et n'est pas du seul ressort d'une compétence linguistique.

37 Arrivé, M., 1972, *Les Langages de Jarry, Essai de sémiotique littéraire*, Klincksieck, Paris.

38 Berman, A., 1985, op. cit, p. 76.

39 Kerbrat-Orecchioni, 1977, *La connotation*, Presses Universitaires de Lyon.

Quelques exemples issus de l'oeuvre de Tsirkas

1. «La grande passion, ce n' est pas de la crotte de bique», p. 370, *ARIANNE*. «ποντιχοκονραδα» devenu «crotte de bique», rend bien le sens de manque d' importance attribué aux termes ci-dessus ainsi que la connotation ou charge culturelle partagée par la communauté linguistique qui permet d' instaurer entre locuteur et interlocuteur une connivence culturelle.

2. «Ça lui a donné ds forces», p. 370, *ARIANNE*, pour «καρδάμωση», fait disparaître la connotation établie par contiguïté référentielle. La cardamome, réputée pour ses qualités aphrodisiaques, est à la base du terme grec, choisi par l' écrivain pour désigner, dans cette situation de rapports sexuels, l' envie du mâle et les bonnes performances de la rencontre amoureuse.

3. «Bon chien chasse de race», p. 370, *ARIANNE*, pour «το μηλο κάτω απο τη μηλιά» fait perdre au texte l' allusion connotative véhiculée par le proverbe grec.

4. «Mais le fruit défendu, c' est autre chose», p. 370, *ARIANNE*, en face de : «...ἄλλο της Παρασχενης το γᾶλα». L' ajustement conceptuel à la réalité morale française, par l' introduction de «fruit défendu», instaure un autre type de connotation moins subtile qui ne tient pas compte des habitudes culinaires du vendredi, jour où les chretiens pratiquants observent le jeûne.

5. «Il n' avait qu' à en choisir une plus ridée et non pas, tiens avec mon fric! - une femme, une fille habituée aux soirées...», p. 370, *ARIANNE*.

La proposition intercalée a rendu : «να με τον παρᾶ μου - και την κυρᾶ μου», énoncé original, qui a perdu tout son caractère populaire par sa transformation ennoblée en pseudo-argot. La destruction de la vérité sonore et signifiante des mots grecs applatit la valeur connotative incluse.

3. Conclusions

Ayant déjà vérifié quatre des treize tendances déformantes, auxquelles A. Berman aboutit dans son analytique de traduction et

systématique de la déformation, en mettant à l'épreuve des énoncés culturellement marqués, comportant des éléments phraséologiques, il s'avère que la dimension culturelle/interculturelle de la traduction doit être repensée en s'ouvrant davantage vers les autres cultures et même en s'interrogeant sur les conditions d'un dialogue avec celles-ci. La traduction d'aujourd'hui devrait revêtir un caractère *dialogique*.

D'ailleurs les dangers menaçant les langues situent la tâche de traduire dans une aire qui défend la langue et les rapports inter-langues contre l'homogénéisation croissante des systèmes de communication.

«L'analytique de la traduction est la critique de l'ethnocentrisme, de l'hypertextualisme et du platonisme de la figure traditionnelle de la traduction - en Occident»⁴⁰.

A ces trois faits fondamentaux l'analytique oppose une réflexion (positive) sur la dimension éthique, poétique et pensante de la traduction.

Traduction ethnocentrique signifie la forme de traduction qui ramène ou a tendance à tout ramener à sa propre culture. Poser que le but de la traduction est la captation du sens, c'est saisir l'universel et négliger le particulier.

Mais la traduction n'est pas simple médiation : c'est un processus où se joue tout notre rapport avec l'Autre. Le traducteur par conséquent est l'individu qui représente dans son activité de traduire, toute une communauté dans son rapport avec une autre communauté et ses œuvres.

C'est donc la position traductive du traducteur liée à la position langagière (rapports qu'il entretient avec les langues étrangères et la langue maternelle) qui est mise en cause dans l'acte traductif. Le traducteur est enfermé dans une situation sui generis qui l'incite à servir deux maîtres à la fois : le texte original et son public, la lisibilité ou la fidélité. Le choix n'est pas facile et il renvoie à une tenue idéologique de l'homme. Dans son

40 Berman, A., 1985, op. cit, pp. 46-47

domaine le traducteur est possédé par l'esprit d'exactitude et de fidélité.

Si on considère l'acte de traduire comme un acte éthique aussi, celui-ci consisterait à reconnaître et à recevoir l'Autre en tant qu'Autre. Ce choix éthique détermine toute culture qui voudrait avoir des rapports dialogiques avec les oeuvres étrangères. Or, la traduction à travers cette conception ne serait plus la simple communication mais l'expression «du désir d'ouvrir l'Étranger en tant qu'Étranger à son propre espace de langue», c'est-à-dire révéler, manifester⁴¹.

T. SIMEONIDOU - CHRISTIDOU

41 Berman, A., 1985, op. cit, p. 89.